JURICH NHALAND

LÀ OÙ COMMENCE LA FRANCE

Recueil de poésie

EXTRAITS

8. Le train sans nation

17. Là où commence la France

21. Aucun lieu

41. Après les frontières

Quatre poèmes extraits d'un recueil de 41 poèmes en cinq actes, achevé en 2026 et en recherche d'éditeur.

© Jurich Nhaland, 2026. Tous droits réservés.
Contact : jurichnhaland@gmail.com

8. LE TRAIN SANS NATION

Si je pouvais vivre parmi les morts,
oublier un instant
que je n'étais qu'un étranger,
voyager loin
à bord d'un train
qui ne connaît aucune nation,
passer les gares
sans choisir la prochaine,
laisser les paysages
défiler derrière mes yeux
comme des souvenirs
qui ne m'appartiennent pas.

Rire.
Et grincer des dents,
comme les roues
qui courent dans le vide
à travers les rails,
sans savoir
si elles conduisent quelque part
ou si elles ne font
que poursuivre leur propre bruit.

La vie sait où poser sa main
pour faire mal aux choses fragiles.
Même lorsque je lève les yeux vers la vie,
elle ne baisse pas les siens vers moi.
Le monde passe
sans garder mon visage
dans sa mémoire.
Et lorsque je regarde l'horizon,
la montagne elle-même
ne me permet pas
de m'y reconnaître.

Alors je demande :

Pourquoi donc, ô Mère Nature,
permettez-vous à un homme
de naître,
de traverser quarante années
sous le poids de sa propre ombre,
pour finir un jour
par ne plus reconnaître
la vie qu'il porte ?

Pourquoi nous donner des yeux pour regarder le monde,
si le monde ne nous regarde jamais ?
Pourquoi nous apprendre
à aimer la lumière
si certaines nuits
semblent ne connaître
aucune aurore ?

Et moi,
je reste dans ce train
qui ne connaît aucune nation,
à regarder les rails
s'enfoncer dans la nuit,
en me demandant seulement
s'il existe quelque part
une gare
où un homme comme moi
pourrait enfin descendre
sans avoir à demander
s'il a le droit
d'y rester.

17. LÀ OÙ COMMENCE LA FRANCE

C'est ici que commence la France.
Ici commence la longue marche d'un immigré vers la liberté.
Une marche où chaque pas rappelle
ceux qui n'ont jamais atteint le seuil,
mais qui nous enseignent que
la vraie liberté s'atteint dans le cœur.

21. AUCUN LIEU

Je me suis servi un verre de whisky
le soir où je suis arrivé en France.
Un soupir.
Un souffle.
Et devant moi,
un pays immense
comme une porte ouverte
sur une nuit inconnue.

Puis la Marseillaise
est venue de quelque part.
Deux éclats de tonnerre
dans le silence :
« Aux armes, citoyens...
Marchons, marchons... »

Je n'en connaissais pas encore
les bataillons,
ni les sillons,
ni la mémoire cachée sous ses pierres.
Mais quelque chose
avait traversé ma poitrine,
une palpitation sans nom,
comme si un pays
pouvoit entrer dans un homme
avant même que l'homme
sache s'il y a une place pour lui.

J'ai compris alors
qu'il ne suffisait pas d'arriver
pour être chez soi.
Il fallait apprendre
le souffle du lieu,
la musique de ses rues,
le silence de ses hivers,
et jusqu'au bruit de ses fenêtres

quand la pluie vient frapper la nuit.

Car il existe des solitudes
qui ne tuent pas l'homme,
mais qui changent son cœur.
Elles creusent en silence,
déplacent les meubles de l'âme
et vous apprennent à vivre
dans une maison
dont vous ne connaissez pas encore les murs.

J'avais quitté mon chez-moi
avec quelques souvenirs dans les poches.
Mais un souvenir
ne fait pas une maison.
Alors j'ai cherché.
Une chaleur
dans les matins gris.
Un visage familier
dans les foules inconnues.
Une voix capable de prononcer mon nom
comme on ouvre une porte.

Mon chez-moi
n'était plus une adresse.
C'était devenu
quelque chose que je devais reconstruire.
Un toit fragile
posé entre quatre saisons,
une maison invisible
que chaque vent pouvait renverser.

J'avais même planté
un petit bout de neige
au bord de l'Oise,
pour ne pas oublier l'hiver
qui avait autrefois
gelé mes mains.

Mais l'été l'a emporté.
Et j'ai regardé fondre
ce morceau de moi
sans savoir
s'il fallait pleurer
ou simplement attendre l'hiver.

Avez-vous déjà entendu la pluie
quand la nuit
a vidé votre appartement
du bruit de vos enfants ?
Il reste alors
un silence étrange.
Un silence qui ne dort pas.
Il vous regarde.
Il vous suit
d'une pièce à l'autre.
Et parfois,
il vous demande
si vous avez eu raison
de vous éloigner
de ce qui vous avait fait naître.

Mais que pouvait-on répondre au destin
quand vivre exige parfois
de s'éloigner ?

Le miroir, lui,
ne juge pas.
Il murmure seulement :
« Tu es injuste avec toi-même. »

Alors je regarde le ciel du Val-d'Oise
et je demande :
Ô Val-d'Oise,
dis-moi,
mes choix ont-ils arraché
l'homme que j'étais hier ?

Et toi, Pontoise,
avec tes pierres, tes rues
et tes matins silencieux,
sais-tu combien de fois
un homme peut recommencer
sans savoir s'il recommence vraiment ?

Peut-être que la perfection
est aussi faite d'erreurs,
de portes refermées,
de maisons
que nous ne saurons plus reconnaître.

Et puis je lève les yeux
vers toi, Dame de Paris.
Tu sembles connaître
les secrets de ceux
qui arrivent avec leur vie dans les mains.
Tu sais peut-être
qu'être chez soi
ce n'est pas seulement
avoir un lit.
C'est choisir son sommeil.
Choisir ses rêves.
Trouver quelque part
où déposer son cœur
sans avoir peur
qu'on le lui demande au matin.

Ici, parfois,
le lit est trop grand.
Le silence, trop froid.
Et même le printemps
peut vous glacer
quand un pays est trop vaste
pour le petit coin de chaleur
que votre cœur cherche encore.

Alors on espère.
Un toit.
Un ami.
Un sourire.
Une main posée sur l'épaule
sans demander d'où l'on vient.
Un fragment de vie
assez doux
pour recommencer à habiter son propre nom.

J'ai longtemps cru
que le chez-soi était un lieu.
Une rue.
Une maison.
Un pays.
Mais peut-être me trompais-je.
Le chez-soi
n'est ni une frontière
ni un environnement.
C'est l'homme
ou la femme
que l'on devient
lorsque quelqu'un, quelque part,
nous permet enfin
de déposer nos peurs.

C'est cette paix
que l'on porte en soi
ou que l'on rencontre
dans le regard d'un autre.
C'est peut-être cela,
être accueilli :
ne plus avoir besoin
de demander au monde
où l'on peut poser sa tête.

Et parfois,
il suffit d'un endroit,

d'un visage,
d'une présence
pour retrouver en soi
la maison que l'on croyait perdue.

Il m'aura fallu traverser
des frontières,
des silences
et des hivers,
pour comprendre
qu'un chez-soi
peut tenir dans une main,
dans un sourire,
dans une chambre où quelqu'un
vous laisse enfin respirer.

Peut-être qu'il n'existe pas
un seul endroit
où l'on puisse être chez soi.
Peut-être que la maison
que nous cherchons au loin
nous attend depuis toujours
quelque part en nous.

41. APRÈS LES FRONTIÈRES

Nous sommes les témoins
de ce qui parle sans voix.
La nature murmure,
puis se met en colère.
Un enfant pleure.
Un homme fou rit.
Et dans leurs contradictions,
quelque chose
cherche encore à nous parler.

Ce cœur d'enfant,
cet enfant d'immigration,
a vu,
lu,
entendu,
parlé aux dieux
et aux démons.

J'ai vu l'enfer
et vécu dans la maison de l'étranger.
J'ai marché
entre le pur
et l'impur,
dîné parmi les grands
et les faibles,
plongé dans les vagues
bleues et vertes
du monde.

J'ai vu la lumière
quitter l'Afrique,
traverser les terres,
les mers,
les frontières du monde,
comme si elle cherchait
un endroit

où déposer son silence.

Puis elle est revenue.
Et avec elle,
tout ce que nous avions gardé.

Les pages se remplissaient.
L'encre retenait
ce que le temps
voulait effacer.

Le commencement
prenait forme.
La fin aussi.

Et je compris alors
que tout ce que j'avais vu,
tout ce que j'avais entendu,
tout ce que j'avais traversé,
n'attendait pas
une réponse.

Cela attendait
d'être écrit.

Là où commence la France réunit 41 poèmes, organisés en cinq actes :
le berceau et la rupture, la traversée, l'ancrage,
le chant des ombres et des silences, l'aube sur la demeure.

Le recueil est achevé. Son auteur recherche aujourd'hui un éditeur.

Ces extraits sont diffusés avec l'accord de l'auteur.
Toute reproduction, même partielle, est interdite sans son autorisation.

Contact : jurichnhaland@gmail.com